

## Au seuil d'une éternité.

*Lettres*, de Guillaume Dreidemie, Éditions La Rumeur Libre, 2025.

### Chroniqué par Damien Paisant.

Le poète nous livre trois lettres-poèmes, des adresses chargées de murmures et de cris, du courage de confier, à soi, par le peintre, la mère, à une ville et pour une certaine histoire, un certain poète.

La première émane du peintre. Elle m'apparaît comme une méditation vouée à ce presque rien, un déclin en passe de devenir ce « chant d'origine », déclin voulant finir la disparition. S'agirait-il pour le peintre de s'écrire pour demeurer à travers le lien comme un aveugle sonde le brouillard à la mémoire des bas-fonds ?

*Et ta main recueillant  
Dans l'herbe humide  
Le passage du temps*



Jean-Baptiste Née, *Versants, brumes, pluie (II)*, gouache sur papier, 113 \*178 cm, 2024.

Avant l'autre main dans « Lettre de ma mère » — deuxième section du recueil — qui recueille l'attente au souvenir d'une étreinte, cette main pleine de promesses qu'il serait bon de prendre pour se rappeler qu'autrefois, tout un corps veillait à préserver la vie d'une proximité, l'amour des siens, pour qu'ils perdurent jusqu'au moment de la succession, pour l'assurer dignement,

*Est-ce à moi de vous apprendre à vous relever, encore ?  
Je l'ai fait, je l'ai fait durant des siècles, des jours,  
des secondes, je l'ai fait !*

car la mort guette, cette « vieille mère », en prise aux « oiseaux de nuits » et « oiseaux de feu », qui prépare tout en laissant surgir, une parole à l'endroit du sensible, d'une solitude qu'il faudrait sauver — parole d'ancêtre pour « apprendre » à ne pas oublier la douleur plurielle du monde, en somme,

*(...) Les orages, les nuages grimaçant dans le ciel  
(...) Les rives de la mort et les sentiers perdus à jamais !...*

apprendre à se rappeler d'où l'on vient,

*N'oubliez pas de mettre toute votre joie, tout votre silence,  
tout votre amour dans mes mains,  
Lorsque vous les prendrez.*

comme la mère se rappelle, des siens — enfance d'un cocon souverain — maintenant au bord et à l'aube de tomber « dans vos bras d'amour ».

La peur entoure celui qui ose la parcourir, elle transpire partout, démange, dévore. Elle tend à se relever de la perte, il faudra s'en saisir pour aimer, sentir, se souvenir.

Quelque chose de tendre et précieux se trame : éprouver ce même « chant d'origine », celui du deuil, à travers le refrain de sa mémoire pour déplacer le temps vers une « éternité ».

En dernière section, la « Lettre à Rome » pour s'animer *ad vitam*, « *vivam...* » en préambule, vers une épopée — exaltation lyrique d'un hommage.

Le poète Dreidemie nous parle d'Ovide comme d'une figure tutélaire, mémoire où « chercher le sens des pierres » et de la grandeur de Rome où se joue la *discors concordia*<sup>1</sup>

« Ovide, ô vie ! » nous fait passer au cœur des ruines : filiation et vulnérable héritage.

D'où l'on vient, n'y revient-on pas ?

Puisque « Tout coule, toute forme est errante et mouvante,  
Le temps lui-même roule en un flux éternel »<sup>2</sup>

© Tous droits réservés - Revue Peau Electrique.

---

<sup>1</sup> « Discorde harmonieuse », concept tiré de *Espace et structure dans les Métamorphoses d'Ovide*, écrit par Sarah Bach. « C'est elle qui transforme les espaces en seuils où se joue l'identité des êtres.

<sup>2</sup> Extrait du Livre XV, V 178-185 (traduction Olivier Sers) Les Belles Lettres / Édition du Centenaire.